

formés à bonne école et le talent court les rues. Le plus souvent ils achèvent leur éducation près des maîtres italiens, suivent de près leur inspiration, copient leurs procédés, et jusqu'à leurs travers et à leurs manies. La plupart cependant n'oublent pas dans cette longue course à l'étranger leur origine et leur patrie; bien qu'ils manient l'italien avec la même aisance que leur dialecte natal, s'ils goûtent pleinement la majesté divine et la grâce souveraine d'une langue que Dante et Pétrarque ont assouplie et ennoblie, ils lui préfèrent le serbe, qu'ils ont recueilli des lèvres de leur mère. Ils chantent la libre république, « qui s'est donné elle-même des lois, qui n'obéit qu'à ses propres lois et non à des lois étrangères. Et ta loi est sage, la justice l'a dictée pour le citoyen comme pour l'étranger..., ô Raguse, digne d'être partout célébrée ».

Les goûts changent; les beautés qui étonnaient nos pères nous semblent fastidieuses; rares sont les ouvrages des siècles écoulés qui conservent encore une vie réelle, en dehors de l'admiration convenue que prescrivent les manuels et que l'on accepte pieusement, de peur d'avoir à vérifier leur verdict. Combien clairsemés sont aujourd'hui les lecteurs capables de supporter d'un bout à l'autre la lecture des chefs-d'œuvre les plus vantés de la littérature italienne du xvi^e siècle! Les écrivains ragusains souffrent des mêmes défauts, les longueurs, la manière, le procédé,